

Ishikawa Minao, artisan d'art

Trajectoire d'un migrant japonais au Tonkin (1869 - 1946)

Frédéric Roustan

Introduction

La présence de migrants japonais au Viêt Nam durant la période contemporaine ne commence pas avec l'avancée des forces japonaises dans la péninsule durant la guerre du Pacifique. Elle remonte à la décennie qui suit les prémices de l'ère Meiji (1868-1912) et s'inscrit dans la continuité de la présence coloniale française ayant débuté sur ce territoire à partir de 1862. Cette population de migrants japonais, dont les premières traces remontent au début des années 1880, commence à s'installer en Cochinchine puis au Tonkin et en Annam. Durant une quarantaine

d'années, la communauté est essentiellement constituée de femmes originaires de certaines préfectures du Kyūshū et exerçant la prostitution. L'origine géographique, ainsi que la nature des activités de cette population, se diversifient à la suite de la Première Guerre mondiale avec l'arrivée d'une nouvelle vague de migrants venant exercer toutes sortes de métiers, notamment pour le compte de grandes entreprises japonaises. En dépit du faible nombre de ces migrants tout au long de la période coloniale — pas plus de 500 résidents au plus fort de leur présence hors moment d'occupation militaire japonaise de la péninsule —, une diversité de documents ont à l'époque été produits. Ceux-ci nous permettent de reconstituer l'histoire de cette migration japonaise à différentes échelles : que ce soit à une échelle micro sur les interactions entre les migrants et leur société d'accueil, ou plus largement sur les circulations régionales à l'intérieur de cet espace transempire asiatique ¹ — ces différentes échelles d'analyses étant connectées et mettant par ailleurs en évidence la continuité des relations entre le territoire d'origine et celui de destination. En effet, de nombreuses sources— telles que les archives produites par l'administration coloniale française conservées en France et au Viêt Nam, celles émises par le ministère des Affaires étrangères japonais, tout comme des archives privées et des entretiens réalisés au Japon entre 2002 et 2013, sans oublier les publications en français et en japonais dans la presse et des ouvrages d'époque — rendent possible la reconstitution, souvent avec une grande précision, des trajectoires ² individuelles de migrants. Ces dernières sont un élément fondamental nourrissant l'analyse historique ci-dessus évoquée.

Dans cet article, nous illustrerons ce propos en abordant la trajectoire d'un de ces migrants japonais du Tonkin, M. Ishikawa Minao (1869-1946), fondateur d'art, qui résida sur le territoire colonial français à partir de 1901 et ce pendant plus de quarante ans : tout d'abord en tant qu'enseignant dans l'École professionnelle d'Hanoi, afin de former des artisans vietnamiens à certaines pratiques, puis comme artisan à son compte. D'un point de vue archivistique, les traces laissées par Ishikawa présentent une diversité rare d'émetteurs : documents de l'administration coloniale, documents publiés au Japon, récit de vie écrit par Ishikawa, œuvre artistique, archives privées. Cette diversité est certes une richesse pour l'historien qui s'exerce à reconstruire les éléments constitutifs des interactions sociales d'un individu mais aussi un indice révélant qu'en son temps cet acteur a, à une certaine échelle, marqué les sociétés dans lesquelles il vivait — ici un espace transnational entre Japon et Indochine française — même s'il a été depuis oublié.

Or Ishikawa n'est pas n'importe quel migrant, il dénote par rapport à ces concitoyens présents au Tonkin au début du XX^e siècle. Il ne servira pas de modèle ni de cas représentatif du phénomène migratoire japonais où les questionnements sur le fonctionnement de la prostitution, l'existence ou non de réseaux et du trafic d'être humain prévalent. Dans le cas d'Ishikawa, il semble plus pertinent de nous intéresser à la question des interactions avec les différents acteurs de la société coloniale tonkinoise, mais également à certains éléments tendant à révéler des échanges entre Japon et Indochine ³.

Après une présentation rapide des migrations japonaises en Indochine durant la présence d'Ishikawa sur ce territoire, dans le but de mieux situer l'originalité de sa trajectoire migratoire, nous aborderons, sous forme de points thématiques (biographie

administrative, sociabilité, œuvre), les informations que nous avons réussi à recueillir sur ce personnage.

Migrations japonaises au Tonkin de la fin du XIXe siècle à la fin de la guerre du Pacifique

Les traces d'une présence de migrants japonais en Indochine remontent au début des années 1880, période durant laquelle la France étend sa domination coloniale dans le nord de la péninsule. L'activité coloniale et administrative française s'étant développée en Cochinchine un peu plus d'une vingtaine d'années auparavant, c'est à propos de ce territoire que nous retrouvons les plus anciens documents archivistiques relatifs à cette présence. À ce jour, Hirano Saezo, répertorié comme conducteur de travaux publics à Minhlong et naturalisé français par le décret du 21 avril 1883 en Cochinchine, est le premier migrant dont nous ayons retrouvé l'existence dans la colonie ⁴. Quelques années plus tard, en 1885, nous retrouvons la mention d'une femme japonaise assistant à une représentation théâtrale à Haiphong dans les récits autobiographiques de Maurice Rollet de l'Isle, un hydrographe de la marine accompagnant l'amiral Courbet ⁵.

À partir de cette période et jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, nous distinguons une première vague migratoire japonaise

touchant l'Indochine. Une transition dans la nature des migrants s'amorce durant la Première Guerre mondiale et est fortement remarquable à partir de l'installation d'un consulat japonais de métier à Haiphong en 1920 ⁶, qui réussit à faire appliquer une interdiction de la prostitution japonaise dans la région en 1923 ⁷. En effet, la particularité de la migration durant cette quarantaine d'années est d'être composée en grande majorité de femmes ⁸, que l'historiographie a retenue sous le terme de *karayuki san* からゆきさん ⁹. Le terme, comme le phénomène migratoire qu'il désigne, sont originaires de la région du Kyūshū, et en particulier des environs de Nagasaki, avant de s'étendre à d'autres régions du Japon à partir des années 1910 ¹⁰. Les *karayuki san* sont majoritairement des femmes destinées à être prostituées, filles de paysans pauvres engagées ou vendues à des maisons closes japonaises implantées outre-mer par le biais d'intermédiaires à la migration de natures diverses. Des hommes prennent aussi part à ce mouvement, parfois directement investis dans l'industrie de la prostitution, parfois indirectement en tant que commerçants se développant, dans un premier temps, du fait de la clientèle des jeunes femmes. Sont aussi présents de petits artisans et des ouvriers agricoles ¹¹. Bien que l'historiographie ait essentiellement utilisé le terme pour considérer les migrantes féminines qui, il est vrai, sont majoritaires, nous rappelons le sens plus large avec lequel *karayuki* est employé dans la région d'origine du phénomène, autour de Nagasaki, à partir des années 1860. En effet, comme le rappelle l'historien japonais Shimizu Hajime 清水元, les hommes de cette région qui partent eux-aussi chercher du travail à l'étranger sont également appelés *karayuki* ¹². Les *karayuki san* sont le plus important mouvement migratoire japonais outre-mer à partir des années 1860 et avant les migrations de travailleurs sous contrat, débutant au milieu des années 1880, à destination principale de

l'Amérique du Sud et des États-Unis.

Femmes comme hommes connaissent des trajectoires diverses, allant d'une vie entière passée sur le territoire colonial, à des mobilités variées (mobilité interne au territoire indochinois, mobilité vers d'autres lieux où exercer leurs professions). Nombreuses sont celles qui vivent en concubinage voire parfois même qui se marient à des Européens, situation relativement courante dans la société coloniale indochinoise ¹³. Cette perspective offrait là encore une grande diversité de cas, allant d'un retour au Japon ou vers la France avec leur époux, à des trajectoires plus complexes pour certaines femmes ¹⁴.

Durant la quarantaine d'années que dure cette migration, les Japonais résidant en Indochine et originaires d'autres régions que le Kyūshū sont des exceptions. Les informations disponibles convergent toutes. Il existe une circulation migratoire spécifique entre les préfectures de Nagasaki — Kumamoto et le Tonkin. Pour la fin du XIXe siècle, les sources, bien que sporadiques — des dossiers nominatifs de surveillance de police ¹⁵ — présentent des migrants venant de ces préfectures. Entre 1900 et 1903, les rapports journaliers de circulation des étrangers permettent d'établir de manière systématique ce lien ¹⁶. Les dossiers d'enregistrement des étrangers à l'arrivée dans la colonie, établis à partir de l'arrêté ¹⁷ du 7 août 1904, le confirment après cette date. Dans un état des lieux des populations japonaises au Tonkin établi par l'administration coloniale française en 1912, liste la plus complète en notre possession, plus de 72,5 % des Japonais résidents sont originaires du voisinage de Nagasaki ¹⁸. Il semble en être de même pour leurs concitoyens résidents en Cochinchine ¹⁹ bien que notre connaissance des fonds conservés au Centre des archives nationales du Viêt Nam n° 2 soit encore très partielle. À

partir de 1906, le ministère des Affaires étrangères renseigne l'origine géographique des demandeurs de passeport qui souhaitent sortir du territoire. Ainsi, 70 à 80 % des demandes de passeport afin de se rendre en Indochine française sont faites au Kyūshū. Cette prédominance perdure jusqu'en 1916, puis en 1918 et 1919 ²⁰.

À partir de la Première Guerre mondiale, la nature des migrants japonais évolue, la présence des *karayuki san* s'estompe et, aux familles ²¹ déjà présentes, s'ajoute, dans le courant des années 1920, des représentants d'entreprises japonaises ou des entrepreneurs qui viennent tenter de développer les relations commerciales entre l'Indochine et l'empire japonais, la production et l'exportation de la laque étant le principal poumon économique de ces migrants durant les années 1920 et 1930 ²².

Avec la présence militaire japonaise sur le territoire indochinois à partir de 1940, et après les accords de 1941 ²³, une grande diversité de civils japonais viennent s'installer dans la colonie ²⁴. La quasi-totalité d'entre eux, y compris les familles de migrants historiquement présentes avant le conflit mondial, rentreront au Japon à partir de la fin de l'année 1945 et durant 1946, contraints par les Français et les forces alliées ²⁵. Entre quelques centaines et quelques milliers de Japonais, pour la plupart des soldats, décident néanmoins de ne pas rentrer au Japon et rejoignent les troupes Viet-Minh pour lesquelles ils travailleront comme cadres formateurs dans divers domaines ²⁶. Il faudra attendre les années 1950 et la fin de la présence française pour que d'anciens Japonais d'Indochine reviennent dans la République du Viêt Nam au sud du 17^e parallèle.

Éléments de carrière

Ishikawa Minao 石川巳七雄 dénote quelque peu de ses concitoyens résidant au Tonkin au début du XXe siècle. Contrairement aux migrants originaires de la région du Kyūshū que nous venons de présenter, il vient des environs de Tokyo, est diplômé de l'équivalent d'une université et, dans le protectorat français, est employé par la chambre de commerce de Hanoi avec le soutien du Gouvernement général de l'Indochine. Faisant partie de l'élite du monde artistique, il n'a rien en commun avec la grande majorité de la communauté de migrants japonais du Tonkin. C'est un personnage hors norme comme le révèle les éléments de sa trajectoire de vie.

Ishikawa est plus exactement originaire de la préfecture de Chiba, voisine de celle de Tokyo, où il naît le 15 juillet 1869 ²⁷, au tout début de l'ère Meiji. Son nom de naissance est en fait Tsujihara Minao 鵜原巳七雄, Ishikawa étant le nom de son épouse dont la famille l'a vraisemblablement adopté ²⁸. Cette question du nom, chez Ishikawa, n'est pas anodine car elle complexifie la recherche de traces le concernant. Outre Minao, il utilise aussi comme prénom de plume Kōyō 浩洋 quand il écrit dans des revues au Japon ²⁹.

De son origine sociale, nous n'avons rien retrouvé. Par contre, nous savons qu'il a suivi un cycle de quatre ans au collège préfectoral de Mié (三重県立中学) ³⁰ avant d'entrer, en 1891, comme étudiant à l'École des beaux-arts de Tokyo dans la section de fonderie et moulage (Chūkin ka 鑄金科), elle-même dans le département des arts et métiers (Bijutsu kōgeika 美術工芸科) ³¹. Il en sort diplômé

en 1894 ³². L'année 1891 correspond à la troisième année de fonctionnement de l'École ³³. L'École des beaux-arts de Tokyo (*Tōkyō Bijutsu Gakkō*, 東京美術 校) est fondée en 1889 et constitue la principale institution d'enseignement et de recherche artistique au Japon, sur le modèle des écoles des beaux-arts occidentales, mais avec pour objectif de valoriser l'art japonais moderne et traditionnel. La formation au sein de l'École est de quatre ans et les candidats y sont admis à partir de 16 ans, après un an passé dans une section préparatoire ³⁴.

L'un des fondateurs de cet établissement est Okakura Kakuzō (dit Tenshin) 岡倉覚三 (天心), théoricien de l'art et de l'esthétique japonaise ³⁵, notamment reconnu hors du Japon grâce au succès de ses publications en langue occidentale. Il occupe le poste de directeur puis de doyen entre 1890 et 1898. Si nous prenons la peine de nommer Okakura, c'est qu'il serait la personne qui aurait proposé à Ishikawa de partir en Indochine. Dans une interview d'Ishikawa, publiée en 1940 dans un numéro spécial consacré à la population chinoise d'Indochine de la revue de propagande du Bureau d'études économiques d'Asie de l'Est de la Compagnie de chemin de fer sud mandchourien (Minami Manshū tetsudō tōakeizai chōsa kyoku 南満州鉄道東亜経済調査局), Ishikawa présente Okakura comme la personne l'ayant invité à partir travailler dans le protectorat français de manière fort impromptue ³⁶ :

Okakura : « Ne veux-tu pas aller en Indochine française ? »■...]

Ishikawa : « Quelle en est la raison ? » ■...]

Okakura : « Tu enseigneras aux indigènes en tant que professeur dans l'École technique qui est au Tonkin, en Indochine française. »

Ishikawa aurait aussitôt accepté, « négligemment », pour reprendre le terme qu'il utilise ³⁷.

Citation dans sa version originale

仏領院度支那へ行かねか。[...]

一体それはどういふわけですか。[...]

仏領院度支那の東京にある工業学校の教授として、向ふの土人を教育するのだ

Si l'on revient sur sa période de formation aux Beaux-arts de Tokyo, nous retrouvons la trace de l'une de ces premières œuvres. Il s'agit de son travail de fin d'études, une statue du prince Lan Ling 蘭陵王. Nous savons aussi qu'il reçoit à cette époque un prix pour un bronze animalier représentant une vache ³⁸. À la fin de ses études, il est recruté comme enseignant aux Beaux-arts en avril 1894 pour enseigner le « travail de la fonte concernant les produits expérimentaux » (*Jikken seihinnikansuru chūkin* 実験製品に関する獎金) ³⁹. Il occupe cette fonction jusqu'en février 1896.

Il se rend ensuite à New York ⁴⁰ où il reste cinq ans. Pour ce séjour d'études à l'étranger, il bénéficie d'une bourse du ministère japonais de l'Éducation ⁴¹. Au bout de trois ans, sa bourse terminée, il décide de rester étudiant et se finance en travaillant dans une entreprise de

fonderie (ヘンナー・ボルド Hener Bordes ?) dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Cette période new-yorkaise est l'occasion pour Ishikawa d'apprendre les techniques occidentales. Dans l'interview précitée, il dit avoir alors été redevable au sculpteur Auguste Rodin, sans qu'il précise la nature du lien ⁴². Par ailleurs, et même si cela ne semble pas avoir de lien avec son recrutement en Indochine, Ishikawa est déjà cité en France en 1896. En effet, à la suite de la présence d'œuvres d'arts d'artistes japonais contemporains à l'exposition de Bordeaux et au congrès de l'enseignement technique en 1895, Okakura Kakuzō envoie un texte, traduit en français par M. Arthur Arrivet, expliquant l'évolution de l'enseignement des beaux-arts au Japon et, en particulier, de l'établissement qu'il dirige. Ishikawa y est cité comme enseignant de la section Bronze de l'École ⁴³.

Ces premiers éléments biographiques laissent entrevoir un personnage ouvert au monde. Ils laissent également penser à une certaine excellence dans son art mais aussi à l'existence d'un réseau international en cours de structuration.

À plus de 4000 km de là, la chambre de commerce de Hanoi ouvre, en 1898, l'École professionnelle de Hanoi ⁴⁴, qui connaît alors un certain succès auprès des Vietnamiens ⁴⁵. Cette institution est complétée en 1899 par l'École des arts appliqués de Hanoi. Les objectifs sont multiples : former une main d'œuvre à des techniques jugées utiles à la colonie, diffuser et améliorer des techniques existantes, et, enfin, éviter le déclassement des populations vietnamiennes en proposant des formations débouchant sur un métier déterminé ⁴⁶. Dans deux domaines, la laque et la fonderie d'art, les autorités coloniales vont prospecter vers le Japon par l'intermédiaire du ministre plénipotentiaire de France à Tokyo, Jules

Harmand, dont la carrière est fortement liée à l'Indochine ⁴⁷. En matière de fonderie, les Français cherchent quelqu'un qui soit capable de maîtriser les techniques de l'Est comme celles de l'Ouest, ainsi que la sculpture ⁴⁸. C'est pour cette raison qu'Okakura orientera Harmand sur Ishikawa. Concernant la laque, c'est l'un de ses camarades des Beaux-arts qui sera recruté en même temps que lui, Ishiko Suehiko ⁴⁹. Les articles de Charles Crevost (1858-1938), inspecteur en chef des services commerciaux de l'Indochine, et appelé dans son obituaire « l'animateur de l'artisanat tonkinois ⁵⁰ », nous renseignent quelque peu au sujet de ce recrutement d'un spécialiste laqueur :

« c'est pour étendre les facultés de l'ouvrier indigène, que l'École professionnelle de Hanoi, [...], a fait venir du Japon des ouvriers laqueurs de ce pays, chargés de parfaire l'éducation du laqueur tonkinois ⁵¹.

[laquage] Cette industrie ne s'est pas développée au Tonkin comme on pouvait l'espérer. Les ateliers fabriquent toujours les mêmes objets qu'ils fabriquaient, avant notre occupation du pays, et, l'exemple de la vente courante, des objets japonais, même dans la colonie, n'a pas stimulé l'ouvrier annamite ⁵²

Au-delà d'un certain mépris colonial transpirant de cette citation, elle nous permet de comprendre un peu mieux les logiques poussant les autorités coloniales à aller chercher des enseignants japonais. Concernant la laque, l'interview d'Ishikawa évoque le fait qu'il enseigne aussi cette spécialité ⁵³, mais nous n'avons trouvé aucune trace de cela par ailleurs. Il s'agit probablement d'une confusion du

journaliste ayant recueilli ses propos. Les rapports de l'École professionnelle de Hanoi ne font référence qu'à un seul enseignant laqueur, Ishiko 54.

Ainsi arrivent, le 4 janvier 1901 au port de Haiphong, les deux « maîtres japonais 55 », Ishikawa pour l'art du bronze, Ishiko 56 pour celui de la laque, avec un contrat de deux ans 57 inaugurant l'enseignement des deux spécialités dans la section artistique de l'École 58.

Par la suite, Harmand s'investira dans la défense des intérêts des deux enseignants. Il fait notamment remonter au Gouvernement général des problèmes avec leurs contrats. De son point de vue, Ishikawa et Ishiko n'auraient pas l'intention de renouveler leur engagement en 1903. Harmand, qui prend parti pour les deux artisans, explique qu'il a accédé à leur requête — c'est-à-dire qu'il a promis de leur payer un voyage au Japon pour voir leur famille — par crainte de les voir quitter leur position (coût indiqué pour le voyage : 150 yens, soit 786 francs de 1903). Ainsi, entre mars et avril 1903, Ishikawa passe des vacances au Japon. À partir de cette date, le contrat porte sur trois ans et est rémunéré 200 piastres par mois 59. Les frais engagés par les autorités coloniales témoignent d'un attachement à ces enseignants. Trois ans plus tard, en octobre 1906, un autre courrier de l'ambassade de France à Tokyo nous apprend que les deux enseignants japonais attendent, pour rentrer au Japon, le paiement des frais de voyage 60. En 1909, un courrier de la résidence supérieure du Tonkin informe le Gouvernement général que les deux enseignants quittent leur service le 19 mars 1909 et qu'ils partent le 1^{er} avril à Haiphong pour se rendre au Japon 61. Ainsi, l'administration coloniale aurait financé aux deux enseignants un

voyage au Japon tous les trois ans, c'est-à-dire à la fin de leur contrat, renouvelé deux fois. À partir de 1909, l'activité des deux Japonais au sein de l'École disparaît des comptes rendus d'activité, sans que les rapports expliquent pourquoi ⁶². Cependant, dans un courrier qu'il adresse aux autorités françaises à la fin de sa vie, en 1946, Ishikawa déclare avoir enseigné à l'École professionnelle pendant 25 ans ⁶³, soit bien au-delà de 1909. Nous supposons qu'il a continué son activité d'enseignement au sein de son atelier mais pour le compte de l'École professionnelle.

Harmand semble penser que les deux artisans auraient mieux gagné leur vie au Japon qu'en Indochine au regard du niveau de leur pratique artistique ⁶⁴. En avril 1905, un rapport de surveillance des Japonais du Tonkin prend le point de vue inverse : « ils ne gagneraient que 90 piastres par mois au Japon et doivent être très heureux de gagner les 200 ⁶⁵ ». Quelle que soit la valeur donnée à l'expertise de l'agent de police ayant rédigé ce rapport, les deux Japonais restent en Indochine après 1909. Nous retrouvons Ishikawa en 1912, avec sa famille, vivant à Hanoi ⁶⁶. Puis, nous perdons un temps leurs traces professionnelles pour retrouver Ishikawa en 1919. Il est cité dans un ouvrage en japonais de l'Association des mers du sud (*Nanyōkyōkai* 南洋協会) destiné au tourisme en Asie du Sud-Est. Cet ouvrage signale la présence à Hanoi de deux Japonais ayant été enseignants à l'École technique et qui sont maintenant indépendants ⁶⁷. Il est mentionné qu'ils font aussi des recherches dans leur domaine de compétence ⁶⁸, ce qui donne une indication sur la continuité de leurs activités au Tonkin.

Ishikawa exerce son activité à Hanoi, la fonderie étant située 8 rue Borgnis Besbordes (rue Tràng Thi), l'une des rues principales de la

ville, à la frontière entre la ville européenne et les 36 rues ⁶⁹. Nous savons que la famille habite dans un premier temps à Hanoi, en 1912 ⁷⁰, mais nous ignorons quand Ishikawa fait venir son épouse au Tonkin. En 1916, nous sommes au fait que la famille réside rue des stores à Hanoi ⁷¹ et, qu'en 1920, elle est au 49 boulevard Gia Long (rue Bà Triệu) car Ishikawa y reçoit des étudiants japonais de passage ⁷². L'adresse de la fonderie citée précédemment nous est donnée pour 1925, mais nous ne savons pas quand a eu lieu cette installation. Ensuite, nous retrouvons la famille, en 1939, à Haiphong, au 3 rue d'Allaux, Ishikawa a alors 69 ans ⁷³. Nous pouvons supposer qu'il a arrêté son activité lorsqu'il a déménagé dans cette ville, à une date que nous ne connaissons pas. Néanmoins, le dossier de recensement de population de 1939 indique qu'il est « fondeur » et non « retraité » ou « sans activité » comme pour d'autres individus d'un certain âge, laissant supposer qu'il exerce encore.

Dans un courrier adressé au résident supérieur du Tonkin en 1929, suite à une affaire de non-paiement d'une œuvre commandée par le directeur de l'École professionnelle, nous apprenons qu'il projette de prendre sa retraite en 1930, à 61 ans, idée qu'il abandonne du fait de ce contre temps d'ordre économique ⁷⁴. Enfin, d'après l'entretien publié de 1940, il aurait continué à exercer son activité jusqu'en 1936 ⁷⁵.

Une décennie plus tard, en mai 1946, après avoir traversé le second conflit mondial, Ishikawa envoie aux autorités françaises une demande de dérogation pour pouvoir rester à Saigon, où il a été obligé de déménager à la fin de la guerre avec son fils Tokuo et sa belle-fille. Il ne veut pas être rapatrié conformément aux directives des autorités françaises s'appliquant à tous les Japonais ⁷⁶. Il souligne que, en raison de son état de santé, il préfère rester en Indochine pour y finir

sa vie. Bien que les autorités françaises lui refusent cette faveur, il décédera à Saigon en septembre de la même année, à 77 ans, avant que le rapatriement ne soit effectif. Son fils et sa belle-fille seront pour leur part renvoyés au Japon.

Concernant sa famille, son épouse, Ishikawa Tayoko, née en 1872 ⁷⁷, meurt à Hanoi en décembre 1923 ⁷⁸. Le recensement de 1939 indique un fils de 33 ans, dessinateur, Tohio (alias Tokuo, les autorités faisant de nombreuses erreurs sur les noms des Japonais) ⁷⁹, et une fille, Kimiko, de 21 ans, sténo-dactylo ⁸⁰ qui mourra à 30 ans, peu de temps après s'être mariée ⁸¹. Il est aussi noté que Tokuo est traducteur à Haiphong, en 1939, résidant au 56 boulevard Bonnal ⁸². Il est né en 1903 au Japon et arrive en Indochine en 1914. Scolarisé au sein du système à destination des élèves français (lycée Albert Sarraut à Hanoi), il parle français, japonais et vietnamien. À partir du milieu des années 1920, et durant 15 ans, il travaille comme sous-chef de bureau d'études à la Société de Constructions Mécaniques de Haiphong (construction navale) ⁸³. Il est mobilisé en octobre 1940 dans l'armée japonaise où il est employé comme interprète, puis est affecté en 1941 au Groupe des Transports de Saigon. Dans les années 1960, il traduit en japonais des légendes vietnamiennes. Il décède au Japon en 1970 ⁸⁴. Comme son père, il souhaitait rester au Viêt Nam après 1945.

Au 4 de la rue d'Allaux à Haiphong, soit l'adresse voisine d'Ishikawa père, habite Ishikawa Shimao, 28 ans en 1925, chef de famille, employé de commerce, qui décède le 18 mai 1939 à Hanoi ⁸⁵. Dans les archives coloniales, il est indiqué que Tokuo est son frère. Les liens entre ces différents Japonais nommés Ishikawa restent à éclaircir. M. Oda Chikashi dit Michel, voisin des Ishikawa à Hanoi, rue Borgnis Besbordes, nous avait présenté la famille Ishikawa comme constituée

de cinq personnes : le père, la mère, deux fils et une fille ⁸⁶.



Figure 1 : Famille Ishikawa, Hanoi, circa 1915

Collection de la famille Ishikawa.

Si la trajectoire professionnelle et familiale d'Ishikawa reste parcellaire, il est avéré qu'entre 1901 et jusqu'à sa mort en 1946 — et ce en dehors de courts séjours au Japon — celui-ci passe sa vie au Tonkin dans la société coloniale indochinoise. Ainsi, avant d'envisager une perspective transnationale, nous aborderons la place dans la société coloniale au regard de la question des sociabilités.

Ishikawa et la société coloniale

Les traces retrouvées sur Ishikawa convergent pour mettre en valeur son implantation sociale au niveau local, à commencer par celles témoignant de sa relation avec les autorités coloniales. Outre son emploi comme enseignant à l'École professionnelle de Hanoi, Kashiwagi Takuji, ancien élève de la Nan'yō Gakuin 南洋学院 de Saigon et premier auteur japonais à produire une recherche historique sur les Japonais en Indochine française, considère que, tout en menant ses activités de fondeur, Ishikawa a contribué au développement culturel de l'Indochine ⁸⁷. Il a par ailleurs collaboré à la politique du gouvernement français ⁸⁸ pour lequel il produit des œuvres ⁸⁹. Confirmant cette situation, le Journal officiel de la République française du 4 août 1929 mentionne qu'Ishikawa, en tant que professeur des Arts appliqués de Hanoi, est fait officier d'académie ⁹⁰ et reçoit les palmes académiques (ce qui tend à confirmer le fait qu'il continua d'enseigner après 1909). Il serait titulaire de la légion d'honneur ⁹¹ et couvert du drapeau français à sa mort ⁹². Par ailleurs, parmi les indices indiquant les bonnes relations entretenues avec les autorités, il bénéficie par exemple, en 1922, de réduction d'impôts ⁹³. Néanmoins, en mars 1946, le chef d'escadron Buis, directeur de la police et de la sûreté fédérale en Indochine, ne connaît pas Ishikawa et ne trouve plus traces de lui dans ses archives ⁹⁴, la période de la guerre ayant visiblement perturbé le service ⁹⁵. Buis préconise même de l'expulser avec les autres membres de sa famille, suite aux agissements de son fils entre 1940

et 1945, les autorités l'accusant d'avoir fait du zèle auprès des militaires japonais.

Dans la décennie 1910-1920, Ishikawa fait aussi figure de représentant de la communauté des Japonais de Hanoi. Le fait qu'il y soit, à ce moment-là, le seul résident japonais diplômé d'université, y est certainement pour quelque chose. Ainsi, le 30 juin 1916, il prononce le discours funèbre au nom des Japonais de Hanoi à l'enterrement de S. Omura, ingénieur japonais de la compagnie Mitsubishi. Dans les rapports de surveillance produits par la police des Japonais, il apparaît aussi lors des événements officiels organisés notamment par le consulat japonais (à Haiphong à partir de 1920, avant son déménagement à Hanoi). Par exemple, le 31 octobre 1920, il se rend à Haiphong, au consulat, avec d'autres membres de la communauté à l'occasion de la réception donnée par le consul pour l'anniversaire de l'empereur. Les six japonais qui font le voyage — le lieutenant Ano, récemment arrivé pour étudier le français, le laqueur vietnamien, Ishiko, Yamada (dit Oda), le photographe, ainsi que Takutsuki et Shimomura, principaux commerçants japonais de Hanoi — font partie de l'élite locale. De même, il est invité au banquet offert à l'occasion de l'ouverture de la succursale de la banque japonaise « China and Southern bank of Formosa 96 » à Haiphong. Une lettre du lieutenant Ano, envoyée de Hanoi le 5 février 1921 à l'un de ses amis à Tokyo, dresse un portrait — souvent acerbe — de certains habitants japonais de Hanoi 97. Sur Ishikawa, il note : « vieillard (note : il a 50 ans à ce moment-là), actuellement instituteur, cet homme est habile dans le commerce des hommes » suggérant ainsi qu'il savait se faire apprécier de tous 98. Sur son caractère, le rapport de police qui estimait qu'Ishikawa était trop payé considère aussi qu'il est « réellement artiste » et que son

collègue Ishiko 99 est « moins habile mais plus instruit 100 ». Des avis inhabituels pour un rapport de police.

Si nous avons des éléments sur sa relation avec les Français ou avec la communauté japonaise, sa relation avec les Vietnamiens — ses élèves notamment, ou les artistes et artisans locaux — nous est inconnue. Une piste peut cependant nous aider à appréhender la situation : son entretien publié de 1940 nous permet de comprendre certains aspects de sa relation avec les Vietnamiens — relation professionnelle avant tout, et semble-t-il décevante de son point de vue d'artiste. Il considère que, durant tout le temps de son activité, entre 1902 et 1935, il n'aura pas réussi à faire émerger de grand artiste local dans sa spécialité 101. De manière plus générale, le jugement qu'il donne des Vietnamiens à la fin de sa vie n'est pas à proprement parler un dénigrement d'ordre colonial, mais il considère que la population a un grand potentiel qu'elle n'utilise pas, qu'elle est nonchalante dans le sens où elle ne supporte pas la domination française, mais ne se révolte pas pour autant. Cet avis montre qu'il ne devait pas être en relation avec les intellectuels vietnamiens ni très au fait des questions politiques qui animaient le pays. Par ailleurs, au regard des témoignages recueillis sur la vie de Tokuo, il ne devait pas avoir le même avis que son fils sur le sujet 102. Cela explique probablement la difficulté que nous avons eue à trouver des informations sur sa relation avec les Vietnamiens.

Enfin, nous allons aborder la question de son œuvre, entendue au sens large, incluant ses publications au Japon, son travail d'éducateur ainsi que sa production artistique à proprement parler.

Ishikawa dans ses œuvres

Publications

Si Ishikawa produit ses œuvres au Tonkin, il continue à entretenir des liens intellectuels avec le Japon. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons évoqué la notion d'espace social transnational car il maintient, pendant une partie de sa vie tout au moins, une relation avec le Japon en lien avec son domaine de spécialité et sa pratique.

Peu de temps après avoir été recruté en Indochine, nous le retrouvons actif dans la revue des anciens élèves de l'École des beaux-arts de Tokyo, le Kōyūkai geppō 交友会月報, débattant sur la pratique de l'artisanat

